



LE PARFUM DES PIÈGES DANS *PLACE DES FÊTES*¹ DE SAMI TCHAK

Rolph Roderick KOUMBA,

Université de Lille

S'amuser à se mentir pour mieux se dire la vérité.
Mettre à nu nos failles pour mieux les colmater. Enlever
les oripeaux des convenances pour mieux danser.²

Cette mise à nu pourrait qualifier le premier roman, *Place des Fêtes*, de l'auteur et essayiste togolais Sami Tchak³. S'il débute son livre sur « une vie sans horizon » (P, 9) et nous avertit dès la première section que ce qui va suivre « n'est pas forcément de la poésie [...] pas forcément la belle prose » (P, 10) et qu'« il ne faut surtout pas [...] chercher une logique à la manière des philosophes » (P, 10), il pose aussi d'emblée l'absence de linéarité et entame tout un jeu d'entrecroisements d'un récit qui, pourtant, reprend, en filigrane, la trajectoire chronologique d'un adolescent qui devient un jeune adulte et dont le parcours initiatique ou « trajet emblématique » (P, 210) le mène à la découverte du ou des sens.

Les soixante-treize chapitres, ou fragments, qui prennent la forme d'exclamations au rythme identique « Putain de... ! », – comme « une variation autour du même truc aussi bleu qu'une marine » (P, 9) – sont autant des interjections, que des interpellations, voire des questions qui permettraient de réfléchir à chacun des termes, à commencer par le premier mot :

[...] putain de grève. Je dis putain parce que les gens le disent en France, sinon je ne pense pas que les personnes qui font la grève sont des putains. Il y a des putes parmi elles, c'est normal, parce qu'il y a des putes partout où il y a l'argent entre les hommes et les femmes, entre les femmes, entre les hommes. (P, 209)

Tchak met effectivement en scène un Africain, à « [la] couleur [...] trop tendance » (P, 169), né en France, dont le pays de naissance n'est jamais cité, « un fils de pute pour de vrai » (P, 89) qui voit son destin le ramener régulièrement vers une double bouche : celle de « maman chérie, [s]a putain bien-aimée » (P, 267) ; et celle du « métro Place-des-Fêtes » (P, 74). C'est par ce lieu central, ou point

¹ Sami Tchak, *Place des fêtes*, Paris, Gallimard, coll. « Continents Noirs », 2001.

² Ananda Devi, *Les Hommes qui me parlent*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2011, p. 96.

³ Sami Tchak, « *Dico des invités* », Saint-Malo, *Étonnants Voyageurs*, 2019.

d'ancrage, que transitent les autres personnages dont seuls les liens de parenté sont mentionnés : « la cousine de [s]on Malien » (P, 138) ; sa « petite sœur » (P, 154) ; sa « nièce » (P, 202) – nommée sa « fausse nièce » puis « nièce pour de vrai » (P, 203) selon les approches traditionnelles ou pas – ; et sa « cousine » (P, 209).

Alors que l'écrivain fait référence à la phrase, tristement célèbre, de Jacques Chirac sur « le bruit et l'odeur »⁴, il nous convie à un banquet sensoriel, rejoignant ainsi la pensée de Merleau-Ponty, selon lequel : « Le sentir est cette communication vitale avec le monde qui nous le rend présent comme lieu familier de notre vie. C'est à lui que l'objet perçu et le sujet percevant doivent leur épaisseur. Il est le tissu intentionnel que l'effort de connaissance cherchera à décomposer. »⁵

C'est précisément ce que le narrateur décide de faire, à savoir mobiliser ses forces afin d'obtenir les confidences de sa mère quant à sa sexualité, lors d'une panne de transport, et après que celle-ci, nue, a voulu qu'il lui masse le dos. Ce déclencheur s'apparente à un éveil érotique, à une libération de ses fantasmes :

La chaleur et les odeurs et les images que j'avais vues avant que nous ne sortions de chez nous me tournaient la tête. Je m'assis à côté de maman et, au métro Place-des-Fêtes, le courage me vint. Comme la sève qui jaillit du palmier et que les gens de chez mon papa là-bas appellent vin de palme [...] « Maman, raconte-moi ta vie. » Soupir de maman. « Je précise : la biographie de tes fesses avant que tu n'aies rencontré papa. » (P, 73-74)

« Mesdames, Messieurs, veuillez nous excuser pour la gêne occasionnée par l'accident survenu à Belleville sur la ligne 11. Maintenant le trafic est rétabli » [...] la rame [...] pointa le bout de son nez aquilin, deux heures plus tard [...] où maman et moi avions eu notre dissertation sexuelle. Maman était toute trempée de fluide salé et moi j'étais tout habité de senteurs paradisiaques. » (P, 86)

À partir de cette figuration charnelle, une écriture de l'« attraction » olfactive se dévoile, laquelle met en relief des enjeux socio-esthétiques, puisque le récit maternel aborde aussi les causes de la prostitution et les flux migratoires de celles qui sont contraintes de partir au Nigéria pour des raisons financières, et servent de « gibier exotique » (P, 80), pour ensuite revenir et être rejetées par leur pays d'origine qui les considère comme des « Aguégué, du nom d'une banlieue de Lagos [...] entendez “chiennes pour tous” » (P, 80) dans des conditions particulièrement terribles, car enfermées dans des camps, le crâne rasé afin qu'elles soient bien identifiables.

Annick Le Guérer, qui analyse *Les Pouvoirs de l'odeur*⁶, se pose la question suivante : « Les philosophes ont-ils un nez ? [...] Contrairement aux écrivains et aux poètes qui ont largement recouru à la puissance incantatoire des odeurs, la plupart des philosophes sont restés très réservés à l'égard des effluves. [...] On les reconnaît plus aisément qu'on ne les caractérise. »⁷ Cette interrogation l'amène à poursuivre son étude et notamment à reprendre certains éléments de la doctrine aristotélicienne :

⁴ Jacques Chirac, « *Le bruit et l'odeur* », 1991, extrait de discours, archives de l'INA.

⁵ Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, La Librairie Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1945, p. 85.

⁶ Annick Le Guérer, *Les Pouvoirs de l'odeur*, Paris, [François Bourin, 1988] Odile Jacob [1998] 2002.

⁷ *Ibid.*, p. 153.

À l'imperfection de l'appareil sensoriel et à la fugacité des odeurs, Aristote ajoute une troisième explication : les liens étroits de l'olfaction et de l'affectivité. Que la perception de toute odeur s'accompagne nécessairement d'un sentiment de douleur ou de plaisir révèle l'incapacité de l'organe à transcender sa gangue corporelle. Inapte à l'abstraction, il est donc privé de vocabulaire spécifique.⁸

Cette corrélation entre les sentiments passionnels et les effluences s'illustre, à plusieurs reprises, dans l'ouvrage de Sami Tchak qui opère des déclinaisons, selon les lieux ou les êtres qui sont évoqués, avec cette particularité que les descriptions choisies sont réversibles, et n'associent pas nécessairement les aspects positifs aux senteurs agréables : refusant ainsi les codes d'inclusion et d'exclusion habituels. Le « là-bas » natal du père est assimilé à « un empire d'odeurs infectes [...] une sorte de carnaval des dégoûts » (P, 20), mais les exilés « pleurent parce qu'il manque à leurs cœurs les odeurs de leur enfance, l'arôme de leurs rêves » (P, 291). De même, la mère peut aussi, tout en conservant le même degré d'attachement et d'attirance, être comparée à un animal mort putréfié : « Autour d'[elle], ils venaient battre des ailes et du bec tels des vautours appâtés par la charogne quand meurt un vieil éléphant dont il faut faire disparaître la carcasse. » (P, 71). Ce qui, du point de vue du rapace est particulièrement alléchant, tout dépend de la perspective.

Comme il y a des « Musée[s] des rêves déchiquetés, musée[s] des douleurs silencieuses » (P, 16), il existe un « musée d'odeurs ambulante en chair et en os » (P, 121) :

[...] la cousine de mon Malien [...] on aurait pu l'enfermer dans une cage de verre. Où tout le monde serait venu, des quatre coins de la terre, pour prendre à l'ombre de son intime bocal un revigorant bain de santal. [...] on ne pouvait pas ne pas penser à [...] un pays tout en fleurs [...] à la prairie de son enfance, au paradis perdu qui revient dans tous les contes. (P, 109)

Une comptine enfantine qui parsème le livre « [celle] que nous léchions dans la cave et dans le bois, comme je vous l'ai dit et redit » (P, 163), avec la pointe de cruauté souvent présente dans la littérature destinée aux plus jeunes, c'est-à-dire, ici, le viol de l'adolescente par les deux garçons : « Mon [ami] Malien, comme c'est lui qui en avait eu l'idée et comme c'était sa cousine [...] c'est lui qui s'est jeté sur elle, et moi j'avais apporté mon aide, comme le font les associations caritatives pour sauver les noyés du Mozambique » (P, 101). Même si tout est bien qui finit bien, dans la mesure où elle en est, par la suite, ravie.

Cependant, celle dont le « sexe [...] sentait de plusieurs manières »...

Il y avait un peu de l'odeur de la vanille, un peu de l'odeur d'un poisson frais gardé à l'intérieur d'un sachet en plastique pendant un jour. Il y avait un peu de l'odeur du camembert fondu. Il y avait un peu de l'odeur du beurre de karité et surtout un peu de l'odeur d'une mangue. Vous aviez aussi [...] les plus capiteuses. Comme celles qu'on obtient à partir des huiles essentielles du ylang-ylang, de la menthe poivrée, de la bergamote [...] des boisées, comme le cèdre, le bois de santal [...] les florales comme la rose musquée, la lavande et le géranium. (P, 109)

⁸ *Ibid.*, p. 157.

... voit la fascination qu'elle exerçait s'évaporer soudainement, comme le parfum, au gré des humeurs du narrateur qui, ne supportant pas d'être rejeté, trouve subitement « qu'elle puait comme une civette » (P, 151). Car l'ouverture peut se refermer violemment, les proies aromatiques s'avèrent parfois dangereuses, une cavité opaque, un gouffre dans lequel on risque d'être fait prisonnier, à l'image de la cave, espace de plaisir, qui se métamorphose en piège redoutable : « elle était [...] dans les profondeurs de l'immeuble, comme s'il avait été le sexe de l'immeuble, aussi ténébreux qu'un sexe de femme, aussi mystérieux [...] irrésistible et en même temps inquiétant » (P, 111). Chantal Jaquet, qui dans l'introduction de son essai, *Philosophie de l'odorat*, confirme les propos d'Annick Le Guérer, creuse plus avant cette thématique et précise ceci :

Par son odeur, le corps de l'autre devient esprit et exprime sa nature quintessenciée. En l'inhalant, je le possède, mais il me passe sous le nez, car les émanations qui s'échappent de lui se volatilisent et s'offrent à moi comme une dépouille fugitive. L'autre est donc à la fois saisi et insaisissable. [...] Trace fugace d'une intimité dérobée, l'odeur révèle l'autre dans son essence de prochain lointain.⁹

Ce paradoxe entre l'absolue proximité, l'immersion dans l'infinitude d'autrui et la dépossession brutale qui en résulte, n'empêche pas qu'au moment du contact il y ait un abandon sans limites, de soi à soi : « l'élixir qui s'épanche du con de ma cousine quand le corps de celle-ci s'embrase, cet élixir dont je m'imprègne tout le visage, dont le parfum va se loger au fond de mon palais, cet élixir qui flotte dans l'air et me sert de repères dans mon existence » (P, 191-192). Au point que l'obscurité n'est plus un frein, au contraire, le nez devient regard, la pulsion scopique se transfère vers les narines qui, après une multitude de palpations, prennent le relais.

[...] nous éteignons la lumière pour qu'au bas de la porte, personne ne soupçonnât notre présence. Nos doigts remplaçaient nos yeux [...] à la manière des aveugles qui ont des yeux au bout de chaque autre sens. Pour aller droit à la fleur de rose de la cousine de mon Malien, c'était facile nous nous laissons guider par notre nez sur la trajectoire des odeurs. Nous la léchions à lui user les lèvres et les chairs inondées, comme des abeilles gourmandes qui abusaient du nectar. (P, 114-115)

L'ivresse prend le pas sur l'entendement, les parfums enivrants se répandent, séduisent et subjuguent. L'encens diffusé dans la chambre d'hôtel de la Sénégalaise, dans le quartier de « la Goutte-d'Or »¹⁰, crée « une ambiance ensorcelante » qui l'emmène jusqu'aux « plages de la Casamance » (P, 271) ; la crème tropicale dont s'enduit généreusement la cousine est irrésistible et incite à l'expression d'une composition vocale en son honneur « Je pars à sa conquête [...] Je chante ma cousine : Douce comme la caresse d'un paon amoureux » (P, 192) ; la cousine du Malien provoque un effet similaire de perte de contrôle, d'une transe vertigineuse « j'avoue que la tête me tourna et que ma bouche ensorcelée, se déchaîna sans se soucier de ma propre volonté » (P, 110). Cette tentation irréprouvable a une puissance telle qu'elle dure, se prolonge, jusqu'à charmer d'autres personnes bien

⁹ Chantal Jaquet, *Philosophie de l'odorat*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, p. 88.

¹⁰ Sami Tchak, *Place des fêtes*, op. cit., (P, 271) : « [...] où il peut faire dormir ses gouttes au fond de la rivière des femmes. »

après les ébats, qui souhaitent savoir à quoi il se parfume, tant son haleine est imprégnée des sécrétions captivantes. Y compris la mère qui, poussée par un désir indomptable, consomme directement les sucres restants en les inhalant à la source : « ma bouche avait cette réserve d'odeurs excitantes, maman s'était inventé une brûlure sur le nez et m'avait demandé de lui souffler dessus [elle] m'obligeait à la prendre par le nez » (P, 120). La magie n'est pas loin, mais elle n'entre pas pour autant dans la sphère de celle pratiquée par les « griots et griottes » aux « louanges sans tête ni queue » (P, 164) ou par les « vieux sages [à l'écoute de] tout ce bordel de menteurs culturels » (P, 283).

Une fois de plus, il y a un décalage ironique que l'on retrouve dans la façon dont les individus sont dépeints. Si les jeunes filles ou femmes sont à priori florales, végétales, les individus mâles s'apparenteraient aux insectes. Proust entre ici en résonance et l'on nous aide bien à y songer¹¹ :

[...] dès que Swann eut, en serrant la main de la marquise, vu sa gorge de tout près et de haut, il plongea un regard attentif, sérieux, absorbé, presque soucieux, dans les profondeurs du corsage, et ses narines, que le parfum de la femme grisait, palpitérent comme un papillon prêt à aller se poser sur la fleur entrevue¹²

Ce lépidoptère¹³ qui a la capacité physique de repérer sa fleur préférée serait le maître du jeu¹⁴ et apparaîtrait comme celui qui traque sa future victime, mais ce serait sous-estimer *L'Intelligence des fleurs* :

[...] le système le plus [...] fantaisiste est celui de la Rue (*Ruta graveolens*), une herbe médicinale assez malodorante, de la bande mal famée des emménagogues. Les étamines, tranquilles et dociles dans la corolle jaune, attendent, rangées en cercle autour du gros pistil trapu. À l'heure conjugale, obéissant à l'ordre de la femme qui fait apparemment une sorte d'appel nominal, l'un des mâles s'approche et touche le stigmate, puis viennent le troisième, le cinquième, le septième, le neuvième mâle, jusqu'à ce que tout le rang impair ait donné. Ensuite, c'est le rang pair [...] C'est bien l'amour au commandement.¹⁵

Comme cet extrait le suggère : qui chasse qui ? Qui mange qui¹⁶ ? Qui mène l'autre par le bout du nez ou de la chaussure (P, 135) ? L'ambivalence est à nouveau entretenue. Tandis que dans le roman un bouquet, apporté par amour, est composé « de jolies fleurs asexuées » (P, 240), le sexe féminin possède des attributs autres qui ne suivent pas la répartition des genres. Qu'il soit excisé « “Tu veux

¹¹ *Ibid.*, (P, 258) : « [...] je ne voulais pas qu'elle devienne Albertine pour qu'on se mette à dire qu'elle était définitivement disparue à l'ombre des fleurs au moment où tout le monde trempait sa petite madeleine dans le thé pour que de la mémoire jaillisse le monde évanoui avec ses couleurs, ses odeurs et ses impressions. »

¹² Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, dans *À la Recherche du temps perdu V*, Paris, Gallimard, coll. « Folio » [1924] 1981, p. 125-126.

¹³ Jean-Jacques Perrier, « [Le flair du papillon](#) », dans *Pour la Science*, avril 2009.

¹⁴ Sami Tchak, *Place des fêtes*, *op. cit.*, (P, 91) : « [...] je veux parler de tous les hommes attirés par l'odeur du sexe facile comme le sont les papillons par les senteurs des fleurs au sexe éclos. »

¹⁵ Maurice Maeterlinck, *L'Intelligence des fleurs* [1907], dans *La Vie de la Nature*, [Préface de Jacques Lacarrière] Bruxelles, Éditions Complexe, coll. « Bibliothèque Complexe », 1997, p. 217-218.

¹⁶ Sami Tchak, *Hermine*, Paris, Gallimard, coll. « Continents Noirs », 2003, p. 172-173 : « Mira Garcia, secrétaire de rédaction de *Zoo*, revue qui traite des problèmes de l'exploitation du corps humain [...] dégageait des effluves d'une femme lascive, prête à s'offrir en pleine rue [...] cette mignonne femme en miniature ferait pour lui un gibier consommable en une semaine. Bien congelée, il la boufferait entièrement avant qu'on ne se rende compte de sa disparition. Et c'est ce fantasme cannibalesque qui l'avait incité à lui mordre légèrement l'épaule droite. Elle fit aïe ! et se dégagera de son étreinte. »

que je te dise ? Tu n'as pas qu'un trou, maman, tu as aussi des couilles d'enfer, maman. Je m'identifie à ton phallus interne, plus puissant que tous les phallus visibles des arrogants mecs, maman" (P, 86) », ou pas :

Le clitoris, ça ne pardonne pas [...] ça n'arrête pas de pousser, et ça finit par ressembler à la langue bifide d'un serpent d'Inde qui vient de mordre une vache sacrée en pleine rue de Bombay. Surtout [celui] de ma cousine, de catégorie sénior, lui, rien à dire, c'est un pénis féminin, il a assez de poigne pour vous rentrer entre les fesses (P, 217)

De véritables stratégies sont mises en place, par nécessité souvent : « D'autres, elles vont chez les marabouts et chez les féticheurs pour avoir des philtres d'amour et des nasses qu'elles tendent en aval dans le fleuve des hommes, histoire d'en prendre un et d'en faire une abeille fidèle au nectar de leur derrière. Elles sont prêtes à tout pour se caser dans un tiroir matrimonial » (P, 92). Ce qui n'est pas si facile à réaliser dans la mesure où la demande est bien inférieure à l'offre en matière de prostitution (P, 223-224).

Mais pas seulement. Il souffle un parfum de liberté, omniprésent, qui se répand dans un espace de la transgression où les limites imposées sont sans cesse repoussées¹⁷ et où la prédation se conjugue parfaitement à la générosité, au don de soi, allant à l'encontre des stéréotypes véhiculés : « Pour inviter un homme, elle savait inventer toutes les couleurs d'histoires à dormir à l'horizontale. Elle bondissait, telle une panthère affamée, sur tous les prétextes qui traînaient pour se retrouver avec sa flopée d'amants [...] la rusée maman, sacrée graine de pute, l'adorable maman ! » (P, 59).

Cela donne lieu à une renaissance, en quelque sorte, qui s'accomplit avant tout par le langage qui porte en lui la métaphore de la chrysalide : « Creuser la déchirure, casser la coque, briser le cocon pour apprendre à naître. Les mots s'écartent pour me laisser passer la tête puis le corps. Ce qui en sort est un organisme souple, allégé de ses tristesses, chargé des humeurs et de l'odeur charnelle des mondes qu'il a franchis pour être. »¹⁸

Les présences féminines qui possèdent une identité olfactive propre, une empreinte odorante personnelle reconnaissable, semblent connectées, comme les lignes dessinées sur un plan de métro. Un maillage s'effectue de l'une à l'autre : la cousine rappelle les senteurs de la mère (P, 186) qui, elle, renvoie à la « Sénégalaise paradisiaque » (P, 273) ou à la nièce aux émanations éclectiques – un mélange de « Coca-Cola de McDonald's [avec] un petit goût de cannelle et de piment » (P, 236) –, sans oublier la cousine de son ami malien qui entre en correspondance avec la cousine, bouclant ainsi le circuit, par les exhalaisons du beurre de karité (P, 192). En outre, elles l'emportent toutes, par les paroles ou les actes, très loin dans un voyage intérieur parfois « jusqu'à rencontrer sa propre ombre » (P, 244).

¹⁷ Sami Tchak, *La Sexualité féminine en Afrique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Sexualité humaine », 1999, p. 226 : « La modernité de nos comportements sexuels aujourd'hui vient de notre possibilité d'imposer à la société comme un nouvel ordre sexuel parallèle aux normes ambiantes. »

¹⁸ Ananda Devi, *Les Hommes qui me parlent*, op. cit., p. 97.

Cette fragilité, le caractère éphémère de l'orgasme appelé, *la petite mort*, revêt celui de la vie à haut risque. Ces serpents (P, 10) dont on s'inquiète de ce qu'il va advenir de leur progéniture symbolisent déjà la part sombre de l'existence humaine avec ses décès accidentels, ses avortements, ses maladies et ses suicides. Sami Tchak le souligne : « Je suis juste un moineau, mais un moineau conscient de ses blessures et de la tragédie que constitue le simple fait d'être vivant. »¹⁹ Le recours à la répétition matérialise la circularité du cycle de vie ou celle de la chaîne alimentaire dans laquelle la victime dévore le suivant. À la différence près que celui qui incarne la férocité impitoyable, car il n'a pas de prédateur serait, ici, le grand proxénète, à savoir la banque (P, 213).

Un cercle qui fait penser aux neuf orifices qu'on lave pour accéder à la succulence de la mort²⁰ ; au « trou²¹ au fond duquel tu finis par te retrouver en face de ta propre solitude » (P, 275) ; ou au poème « Le Couvercle » dans *Les Fleurs du mal* de Baudelaire :

Citadin, campagnard, vagabond, sédentaire,
Que son petit cerveau soit actif ou soit lent,
Partout l'homme subit la terreur du mystère,
Et ne regarde en haut qu'avec un œil tremblant.
[...]
Terreur du libertin, espoir du fol ermite ;
Le Ciel ! couvercle noir de la grande marmite
Où bout l'imperceptible et vaste Humanité.²²

C'est sans doute cette conscience aigüe qui incite l'auteur à entrelacer le jouissif et la nostalgie²³, à allier l'arôme de la chair et la saveur des livres, faisant de son personnage « un obsédé sexuel et textuel intraitable » (P, 162). Comme en écho ou en miroir puisque si « Le sexe, c'est un bonheur, mais [...] aussi un piège sans fin » (P, 97), le leurre le plus subtil est celui qui est instillé par l'écrivain lui-même, et Kangni Alem l'avait déjà constaté :

La méthode de Tchak est exactement celle de Sade : piéger le lecteur dans sa jouissance de l'horreur, sans renoncer à la subversion des discours communs par les armes du langage. Convaincre par la raison, prouver par l'érection ! [Il] traque [l]es mensonges de l'existence. À cette déclinaison [...] justement, Sami Tchak nous avait déjà habitués depuis *Place des fêtes*.²⁴

¹⁹ Sami Tchak, « Et ma peau ? », dans *La Couleur de l'écrivain*, Ciboure, La Cheminante, coll. « Harlem Renaissance », 2014, p. 15.

²⁰ Sami Tchak, *La Fête des masques*, Paris, Gallimard, coll. « Continents Noirs », 2004, p. 31-32 : « Il entreprit de [...] nettoyer [la femme assassinée] avec sa langue, nettoyer ses neuf ouvertures, les neuf ouvertures du corps de la femme sur le mystère du monde : l'anale galerie, le temple d'Éros, le moulin à paroles, les deux amis jamais rassasiés d'images ni de couleurs, les deux petits puits capables d'engloutir des océans entiers de mots et les sœurs jumelles avides des odeurs sans discernement [...] Lui qui avait toujours pensé par la langue allait enfin découvrir la vraie saveur de la mort. »

²¹ Sony Labou Tansi, *Le Trou* [1976], Carnières-Morlanwelz, Lansman éditeur, coll. « Beaumarchais », 1998, p. 61 : « Le trou de la vie. Le trou des autres. Le trou du monde. Le trou des espérances. Le trou de la réalité – et celui des rêves [...] nous allons trouver la scène d'une nouvelle manière de regarder. Élargissez donc vos yeux. »

²² Baudelaire, « Le Couvercle », dans *Les Fleurs du mal* [1857], Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, coll. « Classique », 1999, p. 200.

²³ Dans ce livre, par pudeur, on « pleur[e] par le bas », puisque les larmes sont des gouttes de sperme (P, 286).

²⁴ Kangni Alem, « *Hermina de Sami Tchak. Philosophie dans le foutoir* », dans *Africultures*, juin 2003.

S'il emploie tous les registres de langue, il s'amuse également à parsemer son récit de semences, de graines littéraires qui sont des allusions à divers romanciers ou poètes, où l'on entrevoit, entre autres, les spectres d'Aimé Césaire, de Boris Vian, de Kourouma, de Michel Houellebecq, d'Amélie Nothomb, du trio Jean Bernabé/Patrick Chamoiseau/Raphaël Confiant, d'Édouard Glissant, de Céline... ; ainsi que des plantes plus visibles, quand il les cite directement, tels que Romain Gary, Kafka, Toni Morrison, Sacher-Masoch, Dany Laferrière, Jim Thompson, Émile Zola bien sûr, et le Colombien Garcia Márquez...

Un clin d'œil à l'Amérique latine dont il dira :

J'avais l'impression alors que des pages, de leurs magnifiques pages, s'échappait un parfum durable, si durable, qui se coagulait dans ma tête en un écho puissant. Je compris que je venais de trouver une famille, ma famille, dans la mesure où les tragédies politiques et sociales que mon propre pays me proposait comme lieu de l'écriture s'étaient déjà jouées et se jouaient toujours dans une plus grande complexité dans tous les pays de l'Amérique latine, d'Haïti au Chili en passant par Cuba. Là-bas, je suis chez moi. Cela se sent dans mes textes actuels, j'écris en tissant des lignes vers ces mondes-là.²⁵

L'enjeu fondamental de la création littéraire délivrée par Sami Tchak consiste à forcer les cadenas pour une plus grande ouverture d'esprit, à malmener les clichés et à donner les moyens d'élargir les horizons trop étriqués, à appréhender « La terrible beauté de notre monde qui n'épargne aucun coin de la terre [...] l'insondable beauté de notre monde. »²⁶, à gommer les frontières géographiques et celles du politiquement correct pour arpenter, ausculter et étendre les « territoires de butinages. »²⁷

²⁵ Sami Tchak, « Sami Tchak par Morceaux choisis », question sur « L'Amérique latine dans votre écriture », entretien accordé à Ada Bessomo, [Ozila, avril 2006], *Togocultures*, p. 10.

²⁶ Sami Tchak, « Blessures intimes », dans *La Couleur de l'écrivain*, op. cit., p. 146.

²⁷ Sami Tchak, « Et ma peau ? », *ibid.*, p. 12.